

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

LE NOM  
DE LA ROSE

1

UMBERTO ECO

# LE NOM DE LA ROSE

*roman*

Volume 1

Traduit de l'italien par  
JEAN-NOËL SCHIFANO

Édition augmentée d'une apostille traduite  
de l'italien par MYRIEM BOUZAHER



**VOIR DE PRÈS**

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 1980 par Gruppo Editoriale Fabbri-Bompiani, Milan, sous le titre :

*IL NOME DELLA ROSA*

© 1980, Éditions Fabbri-Bompiani.

© 1982, Éditions Grasset et Fasquelle pour la traduction française.

© 1985, Éditions Fabbri-Bompiani pour « Postille a Il nome della rosa ».

© 1985, Éditions Grasset et Fasquelle pour la traduction française de « Apostille au Nom de la rose ».

© 2012, Éditions Grasset et Fasquelle pour la traduction française de la version revue et corrigée du « Nom de la Rose ».

© 2022, Voir de Près pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-482-4

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

NOTE DE L'AUTEUR  
À LA NOUVELLE ÉDITION  
traduite par Jean-Noël Schifano

Dans cette édition revue et corrigée de mon roman publié voici trente ans, les modifications éparses et variées que j'ai apportées au texte originel n'en changent ni la structure narrative ni le style – qui doit être fatalement celui d'un chroniqueur du Moyen Âge. J'ai éliminé certaines répétitions d'un même terme à quelques pages de distance et souvent je me suis soucié du rythme, parce qu'il suffit de gommer un adjectif ou d'enlever une incise pour rendre plus aérienne une période entière. J'ai fait comme un dentiste quand, une fois placée la prothèse, le patient sent dans sa bouche une sorte de masse, et que, d'un infime passage de la roulette, il fait en sorte que les dents semblent mieux s'encastrent.

J'ai éliminé de rares bévues dues à une traduction hâtive de mes sources médiévales ; par exemple, j'avais trouvé mentionnée dans un herbier de l'époque la *cicerbite* (qui est une sorte de chicorée) et je l'avais lue comme cucurbitacée, la changeant ainsi en courge – quand au Moyen Âge la courge n'était pas connue, étant donné qu'elle nous est venue plus tard des Amériques. Ainsi en était-il allé pour une mention illicite des poivrons et d'un violon – qui ne pouvait être à l'époque qu'une *vielle*, une sorte de viole. À un certain point Adso dit qu'il a fait quelque chose en une poignée de secondes, alors qu'au Moyen Âge la mesure temporelle de la seconde n'existait pas. Il est vrai que, le récit apparaissant comme la traduction de la version française du XIX<sup>e</sup> siècle d'un texte médiéval, les secondes pourraient fort bien être imputées à mon abbé Vallet, et moi j'aurais pu laisser tomber la chose. Mais dès lors qu'on est décidé à revoir et à corriger, on devient tatillon.

Sans doute les variations les plus consistantes (mais nous sommes toujours dans la fourchette de quelques lignes) concernent-elles la description du visage du bibliothécaire, où je voulais supprimer une vulgaire référence néogothique, et certaines citations latines. Le latin était et demeure fondamental pour conférer à l'histoire sa saveur conventionnelle et témoigner ainsi que certains renvois à des idées de l'époque sont dignes de foi et authentiques ; par ailleurs, je veux toujours soumettre mon lecteur à une certaine discipline pénitentielle. Pourtant, une gêne me venait de ce que des lecteurs m'avaient dit : pour certaines citations ils se sentaient obligés de consulter un dictionnaire de latin. C'était trop, ils perdaient la fluidité du récit. Peu m'importait et peu m'importe que les citations latines soient comprises, surtout quand ce ne sont que de simples titres de livres ; elles servent à donner l'impression de lointains historiques. Mais je m'étais aperçu que quelquefois, si l'on ne comprenait pas la

citation, on ne comprenait pas bien ce que je racontais. L'éditeur allemand s'était senti obligé de placer en appendice un petit dictionnaire avec la traduction des phrases latines, ce qui m'avait semblé excessif. Mon éditrice américaine, Helen Wolff, m'avait fait remarquer qu'un lecteur européen, même s'il n'avait pas étudié le latin à l'école, gardait en tête quantité d'inscriptions lues aux frontons des palais ou des églises, et il avait entendu quantité de citations soit philosophiques soit juridiques soit religieuses, en raison de quoi il ne restait pas terrorisé par des mots (que sais-je ?) comme *dominus* ou *legitur*. Un lecteur américain, en revanche, aurait éprouvé des difficultés beaucoup plus sérieuses – comme si paraissait chez nous un roman lardé de copieuses citations en hongrois. Alors, avec mon traducteur Bill Weaver (et je parle d'il y a trente ans), on s'était employés à alléger, fût-ce de peu de choses, les passages en latin, parfois en laissant la citation tout en paraphrasant ensuite sa partie

la plus importante – et, ce faisant, j'avais à l'esprit les usages de mes contrées quand, tandis que l'on discourt en dialecte, on souligne les affirmations les plus importantes par leur répétition en italien. Relisant par la suite la version anglaise, j'avais réalisé que ces allègements rendaient plus déliés certains passages. Ainsi ai-je adopté des critères analogues pour cette nouvelle édition. Par exemple, à un moment donné Guillaume cite Bacon et dit : « Une science chrétienne devra se réapproprier toutes ces connaissances, et les reprendre aux païens et aux infidèles tamquam ab iniustis possessoribus. » Maintenant, j'ai intégré ainsi : « Une science chrétienne devra se réapproprier toutes ces connaissances, et les reprendre aux païens et aux infidèles tamquam ab iniustis possessoribus, comme si nous seuls, et non pas eux, avons droit à ces trésors de vérité. »

Pour le reste, comme je l'ai dit, il s'agit de variations faites non tant au profit du lecteur

qu'à mon profit à moi de re-lecteur, pour que je me sente stylistiquement plus à mon aise dans les passages où la narration me semblait un peu perdre souffle.

U.E.

**UN MANUSCRIT,  
NATURELLEMENT**

*Le 16 août 1968 on me mit dans les mains un livre dû à la plume d'un certain abbé Vallet, Le manuscrit de Dom Adson de Melk, traduit en français d'après l'édition de Dom J. Mabillon (aux Presses de l'Abbaye de la Source, Paris, 1842). Le livre, accompagné d'indications historiques en vérité fort minces, affirmait qu'il reproduisait fidèlement un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle, trouvé à son tour dans le monastère de Melk par le grand érudit du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a tant fait pour l'histoire de l'ordre bénédictin. La docte trouvaille (la mienne, troisième dans le temps donc) me réjouissait tandis que je me trouvais à Prague dans l'attente d'une personne chère. Six jours après, les troupes soviétiques envahissaient la malheureuse ville. En suivant un parcours hasardeux, je réussissais à atteindre la frontière autrichienne à Linz, de là je me dirigeais sur Vienne où je rejoignais*

*la personne attendue, et ensemble nous remontions le cours du Danube.*

*En un climat mental de grande excitation je lisais, fasciné, la terrible histoire d'Adso de Melk, et elle m'absorba tant que, presque d'un seul jet, j'en rédigeai une traduction sur ces grands cahiers de la Papeterie Joseph Gibert où il est si agréable d'écrire avec une plume douce. Et ce faisant, nous arrivâmes à proximité de Melk, où, à pic sur une boucle du fleuve, se dresse encore le très beau Stift plus d'une fois restauré au cours des siècles. Comme le lecteur l'aura imaginé, dans la bibliothèque du monastère je ne trouvai trace du manuscrit d'Adso.*

*Avant d'arriver à Salzbourg, une nuit tragique dans un petit hôtel sur les rives du Mondsee, et mon voyage à deux s'interrompit brusquement : la personne avec qui je voyageais disparut en emportant dans son bagage le livre de l'abbé Vallet, non point par malice, mais à cause de la façon désordonnée et abrupte dont avait pris fin notre liaison. Il*

*me resta ainsi une série de cahiers écrits de ma propre main, et un grand vide au cœur.*

*Quelques mois plus tard à Paris, je décidai d'aller au bout de ma recherche. Des renseignements plutôt chiches que j'avais tirés du livre français, me restait la référence à la source, exceptionnellement détaillée et précise :*

VETERA ANALECTA, Sive COLLECTIO VETERUM ALIQUOT OPERUM & Opusculorum ommis generis, Carminum, Epistolarum, Diplomatum, Epitaphiorum, & CUM ITINERE GERMANICO, Adnotationibus & aliquot disquisitionibus R.P.D. Joannis Mabillon, Presbiteri ac Monachi Ord. Sancti Benedicti e Congregatione S. Mauri. – NOVA EDITIO, Cui accessere MABILONII Vita & aliquot opuscula, scilicet Dissertatio de PANE EUCARISTICO, AZYMO ET FERMENTATO, ad Eminentiss. Cardinalem BONA. Subjungitur opusculum ELDEFONSI Hispaniensis Episcopi de oedem argumento Et Eusebii Romani ad